



HAL
open science

**Introduction au Symposium sur Mathias GIREL,
L'esprit en acte. Psychologie, mythologies et pratique
chez les pragmatistes, Paris, Vrin, 2021**

Michela Bella, Angélique Thébert

► **To cite this version:**

Michela Bella, Angélique Thébert. Introduction au Symposium sur Mathias GIREL, L'esprit en acte. Psychologie, mythologies et pratique chez les pragmatistes, Paris, Vrin, 2021. European Journal of Pragmatism and American Philosophy, 2022, XIV (2), 10.4000/ejpap.3054 . hal-04265408

HAL Id: hal-04265408

<https://hal.science/hal-04265408>

Submitted on 2 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction au Symposium sur Mathias GIREL, *L'esprit en acte*. *Psychologie, mythologies et pratique chez les pragmatistes*, Paris, Vrin, 2021

Michela Bella

University College London

michela.bella[at]unimol.it

Angelique Thébert

Université de Nantes

angelique.thebert[at]univ-nantes.fr

fr

17/10/2022

Dans *L'esprit en acte*, Mathias Girel propose une radiographie non pas d'un courant (le pragmatisme), non pas d'un auteur (James, Peirce et Dewey), mais d'un moment clé de l'histoire du pragmatisme (les années 1870 à 1900). L'ambition de l'ouvrage est de montrer que les débats actuels sur la nature du rapport entre nos croyances et notre conduite étaient vifs dès la genèse du pragmatisme. Loin d'être dus à une complexification croissante du mouvement pragmatiste, qui verrait l'unité initiale être peu à peu morcelée, ils ont toujours été au centre des discussions. Cette mise en lumière de ce moment fondateur du pragmatisme (qui ne tient pas à une date précise et à la publication d'un texte ou d'une œuvre phare, mais qui s'étend sur une période assez longue et se manifeste par une écoute mutuelle des protagonistes au gré de leurs articles et conférences) nous permet de comprendre que l'idée selon laquelle les différents acteurs du pragmatisme se retrouveraient tous autour d'une thèse commune est elle-même une mythologie dont nous devons nous déprendre. Car une fois que nous avons affirmé que les croyances sont des dispositions à agir, tout reste à faire. En effet, de quelle manière l'esprit est-il relié à la pratique ?

L'idée d'un craquellement du pragmatisme n'est pas neuve. Mais l'originalité de l'approche de Girel est de montrer que ce craquellement, ou cette diffraction, du pragmatisme ne caractérise pas tant les différentes manières dont il s'est développé (et qu'il explore encore), mais qu'il est constitutif de la genèse même du pragmatisme. Loin d'être une approche philosophique unitaire, à partir de laquelle différentes déclinaisons seraient possibles, le pragmatisme se présente comme traversé à sa source par de nombreuses tensions. Selon cette lecture, la

dissension ne serait pas un simple “accident de terrain” (pour reprendre une formule de Girel), mais elle est structurelle et inhérente à la constitution du pragmatisme.

La métaphore de la carte étant souvent mobilisée par les pragmatistes, elle n’est pas inappropriée pour rendre compte du travail de Girel: celui-ci s’apparente à un topographe qui rend compte minutieusement des différents débats au gré desquels James, Peirce et Dewey ont affûté leurs positions. Il s’agit toutefois d’une topographie d’un genre spécial, dans la mesure où elle ne part pas du présupposé que la terre est plane, c’est-à-dire qu’il y a un fond commun sur lequel tous les pragmatistes se retrouveraient et à partir duquel ils développeraient des voies différentes. Girel adopte la perspective inverse: son étude ne vise pas tant à souligner les divergences par-delà les points d’accord, qu’à dégager des lignes de force, des intérêts et des pratiques communes par-delà les divergences.

Par exemple, il ne s’agit pas ici d’apporter un énième élément confirmant l’idée selon laquelle les approches de James et de Peirce et, plus tard, de Putnam et de Rorty, seraient différentes (pour reprendre l’idée d’une scission entre deux types de pragmatisme, défendue par Howard Mounce; ou l’idée d’une opposition entre un James littéraire, psychologue, et un Peirce scientifique, logicien). Il s’agit plutôt de montrer dans quelle mesure, malgré leurs différences de positionnement, qui se manifestent très tôt (sur la nature de la perception, sur le courant de conscience, sur le rôle de la philosophie dans la conduite de la vie), James et Peirce partagent en fait une impulsion commune. Ce tremplin pour philosopher, c’est la pratique de la science (la psychologie pour James, les mathématiques pour Peirce), celle-ci étant un modèle pour penser la pratique dans son ensemble.

Par conséquent, quand James s’adonnait à la psychologie, il ne faisait pas tout autre chose que de la philosophie. Dans une première partie lumineuse, Girel montre ainsi que si nous continuons de lire James en retranchant l’apport des *Principles of Psychology* et de différents articles publiés à cette période (comme “Spencer et sa conception de l’esprit comme correspondance,” 1878), textes dans lesquels la question de l’intentionnalité du mental se pose déjà, nous favorisons une lecture atrophiée, et donc inexacte, de l’histoire du pragmatisme.

Outre cette pratique scientifique commune, Girel montre que James et Peirce se retrouvent sur une autre pratique: la pratique de la métaphysique. Formulé de la sorte, cela peut sembler contradictoire, tant l’accent mis sur la pratique a semblé devoir impliquer la mise au ban de toute métaphysique sclérosante. Mais dans la seconde partie de l’ouvrage, Girel rappelle que, aux yeux de Peirce, James lui-même ne pouvait faire fi d’une métaphysique: c’est pourquoi la méfiance qu’il a parfois affichée à son sujet a eu pour revers le développement d’une métaphysique “clandestine.”

Dans la dernière partie de l’ouvrage, Girel montre que, parmi les points de tension autour desquels la discussion interne au pragmatisme s’est organisée, la notion de pratique n’est pas en reste. De manière déconcertante, il la présente comme une sorte d’impensé du pragmatisme, dans la mesure où si la pratique constitue pour les pragmatistes le cadre au sein duquel tout

examen doit prendre place, ce cadre lui-même n'est pas précisément défini et ne semble pas pouvoir être stabilisé dans un concept. Mais à quoi mesure-t-on la réalité d'un concept ? Où faut-il chercher ses incidences pratiques ? En quel sens la croyance et la conduite sont-elles indissociables ? À quel type d'action devons-nous nous référer ? Girel montre que ce faisceau de questions tourmente les pragmatistes (en particulier Peirce et Dewey), avant même que le pragmatisme ne soit discuté (et critiqué) en-dehors du cercle de ses principaux "acteurs."

Au terme de cette immersion dans les débats bouillonnants qui ont jalonné le dernier quart du dix-neuvième siècle, notre compréhension du pragmatisme ressort régénérée. Claudia Cristalli, Olivier Tinland et Louis Quéré reprennent le flambeau de ces débats, interrogeant Mathias Girel sur les rapports qui se tissent entre la philosophie et la science, sur la place de la métaphysique dans le pragmatisme, et sur la définition de l'habitude.

Dans "Pragmatisme: une philosophie pour philosophes?", Claudia Cristalli rend justice à la finesse de l'analyse de Girel. Selon elle, *L'esprit en acte* relève du "pragmatisme philosophique pour philosophes," dans la mesure où "la clarification conceptuelle et le travail historique" qui y sont déployés "ont des résultats pratiques" (sur nous, lecteurs). En effet, "ils favorisent une attitude philosophique plus subtile." À ce titre, l'ouvrage est une contribution à l'histoire de la philosophie *pour les philosophes*, au sens où il dessille nos yeux trop habitués à certaines dichotomies commodes. Il donne une illustration parfaite de l'idée selon laquelle le pragmatisme serait une méta-philosophie, c'est-à-dire une philosophie qui vise à faire prendre conscience *aux philosophes* du caractère problématique de la façon dont ils formulent certains problèmes et reconstruisent certains arguments. Toutefois, Cristalli interroge le lien qui existe entre cette "philosophie pour philosophes" et la science: dans quelle mesure cette philosophie est-elle nourrie de la science (du point de vue de sa méthode et de ses résultats)? Dans quelle mesure influence-t-elle en retour la pratique scientifique? Car, comme elle le note, "toute recherche scientifique est aussi le résultat d'une certaine attitude philosophique." Loin d'évoluer en vase clos, la science et la philosophie sont en perpétuel ajustement mutuel. Dans sa réponse, Girel précise la manière dont ces rapports fructueux se sont établis et peuvent se nouer dans le futur.

Dans "Nuances, ambiguïtés et ambivalences des pragmatistes," Olivier Tinland montre que "l'art de la nuance et de l'ambiguïté," cultivé par les pragmatistes en cette fin de siècle, est pratiqué avec beaucoup de bonheur par Girel. Cet ouvrage nous donne à voir une certaine idée de l'histoire de la philosophie, qui "épouse les contours singuliers et mouvants de Peirce et James" au lieu de procéder par "alternatives tranchées." Tinland questionne toutefois le "pari interprétatif" de Girel, qui est de faire jouer à la thèse psychologique d'un rapport entre l'esprit et la pratique le rôle de "thèse médiane" (et œcuménique) du pragmatisme. Mais dans quelle mesure cette approche fait-elle véritablement la différence dans notre compréhension du pragmatisme (par rapport aux approches épistémologique et sémiotique)? Qui plus est, dans quelle mesure l'approche métaphysique ne serait-elle pas finalement le "fil rouge" de l'histoire du pragmatisme? Enfin, plutôt que d'essayer de mettre au jour les convergences et ce qui donne son unité au mouvement pragmatiste, ne faut-il pas prendre acte de cette "vitalité" du

pragmatisme qui, par essence, ne saurait se laisser enfermer dans une doctrine bien circonscrite? Dans sa réponse, Girel précise la manière dont, à ses yeux, le fil métaphysique s'inscrit dans le canevas pragmatiste: s'il permet de serrer les mailles et de "déterminer" les thèses épistémologique, psychologique et sémantique, il reste que les systèmes métaphysiques des pragmatistes ne sont pas ce qui fait d'eux des pragmatistes.

Dans "Comment concevoir le pouvoir de l'habitude?", Louis Quéré revient sur la remarque de Girel selon laquelle, paradoxalement, le concept de pratique est "le plus fuyant de toute la controverse sur le pragmatisme" (Girel 2021: 163). Pour conforter cette idée d'une "pratique introuvable," il se penche sur la manière dont les pragmatistes ont défini l'habitude. À l'approche physique de l'habitude, défendue par James, Peirce oppose une théorie de l'habitude qui prend en compte sa dimension intentionnelle et qui la montre "à l'œuvre dans tout exercice de la pensée et de l'intelligence." Quéré montre également que Peirce ne se contente pas de distinguer l'habitude d'une "simple routine motrice": il propose une théorie intégrale de l'habitude, selon laquelle l'habitude peut se développer, se corriger ou se réorienter (bref, être créatrice), tout en émergeant d'exercices répétés en soi (dans son imagination) ou dans le monde extérieur. La question est de savoir dans quelle mesure, comme le pense Girel, il ne faut pas réduire l'habitude à la disposition. Quéré passe en revue certains textes de Peirce et de Dewey, et montre que, pour Peirce du moins, la disposition, comprise comme potentialité, n'était pas pensée séparément d'une habitude active, qui, par certains aspects, confine même à la capacité. Dans sa réponse, Girel nous donne des éléments pour comprendre comment, dans l'habitude, la généralité et la continuité d'une conduite s'articulent à la ponctualité d'actions particulières.